

Chapitre I

Frontière

Felipe passa la frontière vers une heure du matin, avec ses deux filles, Pilar et Soledad, et un mulet chargé de hardes.

Par chance, une nuit très noire couvrait leur fuite. Au dessous d'eux, rien ne distinguait la mer du ciel, excepté ce lamparo qui se déplaçait avec lenteur sur un fond d'encre, mais trop bas pour être une étoile, bien au large de Coléra.

Il bruinaut un peu. C'était normal en novembre, après la Saint-Hubert. Le mulet dérapait des quatre fers à chaque rétablissement sur les gradins mal taillés dans les rochers. Le moindre coup de reins faisait valdinguer son bât au grand agacement de Felipe.

– « Et voilà que tu te fais traîner par lui maintenant... ! » protesta-t-il en décrochant de la selle la main de Pilar, qui profitait de l'obscurité pour se laisser tirer. « D'où ai-je sorti une fainéante pareille ? » rajouta-t-il en lui donnant une grande tape dans le dos.

Le bruit de la claque entraîna un nouvel écart du mulet qui glissa et se tordit une patte.

« Il ne manquait plus que ça... ! » reprit Felipe qui croyait avoir senti un craquement bizarre sous ses doigts, en triturant le genou de la bête. Mais elle s'était vite redressée d'elle même.

Et comme un automate bien remonté, elle s'était remise à grimper avec régularité, au grand soulagement de son maître.

Ils traversèrent à tâtons un bosquet de pins. La pluie avait réveillé la résine de leurs troncs et la sève de leurs aiguilles. La colline avait un parfum de chambre rangée, frottée à l'encaus-

tique. Entre deux arbres, il vit clignoter sur leur droite quelques loupottes, loin derrière eux. C'étaient celles de la gare de Port-Bou, avec ses convois de trains en attente, bien sages, et remisés le long des voies de garage. Leurs colliers de wagons luisaient dans l'air mouillé, comme étalés dans un écrin géant de ciment. Le trio avait largement contourné le poste-frontière par le haut, en suivant un chemin de contrebande.

Après tant d'années, rien n'avait changé. Et Felipe le constatait avec étonnement.

A la touffe de ciste près, qui agrippait toujours les chevilles comme un chaton joueur, avec ses feuilles râpeuses et velues. A celle de l'orpin, grasse, et craquant comme du verre.

Et après celles des cistes et des orpins, celles des lavandes, plus souples sous le pied et tellement plus odorantes...

Une musique familière se débobinait, ivre d'elle-même, impeccablement fraîche, d'un recoin de sa cervelle où le temps l'avait enroulée, sans qu'il y manquât une seule note. Combien de ballots de tabac avait-il passés là en fraude, juste après son service militaire ! Pendant trois bonnes années... Et combien de fois les avait-il sentis lui siffler dans le dos, ces plombs des douaniers ! Mais alors il avait vingt ans et, de bonnes jambes : et il avait toujours couru plus vite qu'eux. C'était grâce à cette montagne de tabac, déplacée motte après motte dans un sac de toile cirée qu'il avait pu s'acheter son petit lopin de terre. Quelques ares à peine, où tout était censé pousser selon le vendeur, mais surtout la misère, comme l'avaient vite confirmé les premiers essais. Il avait disputé longtemps aux moustiques ce terrain fangeux, en bordure des marais, près de Castello d'Ampuries. Il se sentait tout remué de parcourir à nouveau ce sentier, et pas seulement parce que cette fois, la mort le talonnait d'encore plus près.

Felipe, sous ses airs bourrus, était un sentimental. Un sentimental que les franquistes traquaient. Combien pouvaient-ils être maintenant à ses trousses ? Il repensait aux yeux grands ouverts du jeune phalangiste qu'il avait jeté dans les roseaux l'après-midi même, sanglé dans un uniforme de parade et la mâchoire défoncée par ce coup de pelle avec lequel il l'avait achevé. Le dos de sa veste avait soudain gonflé lorsqu'il s'était enfoncé dans la vase.

D'un coup. Une bulle de boue avait éclaté avec un bruit mat sous sa nuque en lui soulevant l'encolure.

Ses mains seules avaient flotté encore un court instant, dérivant séparément, comme deux fleurs détachées de leur tige. Et puis les lentilles d'eau s'étaient refermées sur la déchirure sombre de l'étang.

Pilar, qui tenait encore la brouette avec laquelle ils s'étaient relayés tous les trois pour charrier le corps, avait remarqué l'alliance enfilée sur l'annulaire gauche du jeune fasciste :

– « Regardez l'anneau, là, sur sa main ! Il était marié, en plus, le salaud... ! Sa femme ne lui suffisait pas... », dit-elle en le désignant du menton, et avec une drôle de voix dont personne, et même elle, n'avait saisi la nuance exacte, parce qu'elle hésitait entre dégoût et pitié.

A l'heure qu'il était, les autres avaient dû retrouver sa moto.

Il n'y avait pas de doute là-dessus. Au moins la moto : même s'ils avaient effacé du mieux qu'ils avaient pu les traces de pneus devant la ferme, le guidon et le carter de l'engin semblaient toujours surgir à pleine vitesse de l'étang, sur un axe à quarante cinq degrés.

Tout ça parce qu'une souche d'arbre invisible avait empêché son immersion complète.

A cinquante mètres à peine du corps d'habitation... Une belle signature pour le meurtre... Mais bon sang ! Quel besoin avait eu ce crétin de venir se pavaner dans leur cour, en s'isolant de son détachement ?

Quel besoin d'essayer de trousser Pilar ? En avait-il seulement envie ? En était-il seulement capable ? Au premier cri de sa fille, Felipe, déjà alerté par les pétarades de cette moto égarée dans les « Aigua molls », – des marais infiltrant des landes impraticables –, avait décroché son fusil. Et il s'était rué dehors pour lui canarder l'occiput, presque à bout portant.

Pan ! Un grand bout de crâne volatilisé !

Le type était resté debout quelques secondes, tournoyant sur ses belles bottes lustrées.

Une fontaine rouge jaillissait par à-coups de sa tête, par cette tranche taillée aussi nette que dans une pastèque. A cette image

s'était surimposée avec force celle du crâne d'un Saint Etienne de bois très ancien qui ornait la chapelle privée de son ancien patron, à Castello.

La figuration naïve et brutale de son martyre n'était pas une chose vraiment belle à voir.

Mais des générations de fidèles lui avaient prodigué des caresses dévotes, atténuant ce qu'elle avait d'atroce, sous une jolie patine d'usage.

Felipe avait eu la charge, des années durant, d'épousseter le saint. Il déplorait souvent que ce rehaut de carmin qui désignait avec maladresse sa blessure se soit fané. Il ne rêvait que de la repeindre pour lui rendre un peu de sa violence pédagogique. Mais il hésitait à se décider. Il craignait un jour de trop en rajouter, et le lendemain de manquer d'audace dans sa restauration.

Il garda donc longtemps le tube de peinture acheté chez un droguiste de Gérone après bien des palabres. Les rouges qu'il lui proposait n'étaient jamais assez proches de l'idée qu'il se faisait du sang. Surtout celui d'un saint. Peut-être parce qu'il lui en avait montré trop d'échantillons d'un seul coup ? Felipe pensait qu'en demandant juste un « *rouge-sang* » on l'aurait d'emblée compris.

– « Et non, que voulez-vous... Ce n'est pas le bon rouge ! » s'emportait-il. « Vous n'avez donc rien qui paraisse *couler* pour de bon ? ». A bout d'arguments, il repoussait une à une les toutes les teintes qu'on lui sortait des réserves. Il avait gardé ce tube si longtemps, qu'on avait volé la sculpture avant qu'il ait eu le temps de la retoucher. Le patron avait offert une belle récompense à qui la lui ramènerait. Mais il ne la récupéra jamais.

Felipe regrettait depuis ses atermoiements : il n'avait pas su redonner à ce saint de bois le lustre qui lui convenait. Maintenant, ce Saint Etienne trônait à coup sûr, toujours en attente d'un coup de peinture, au milieu d'un peu d'argenterie anglaise et d'assiettes en Meissen dépareillées chez un collectionneur américain.

Heureusement, Felipe était si pauvre qu'il ne se doutait même pas que l'on puisse collectionner quoi que ce soit.

Or, dans la courte exaltation du meurtre, il avait de suite fait le joint avec cette frustration inassouvie, que le sang du jeune milicien avait éteinte au moment même où il la réveillait... Bien

qu'exsangue, l'éclaireur bougeait encore. Un bon coup de pelle avait suffi pour l'achever. Saleté de franquiste ! Après tout, ce n'était pas lui, Felipe, qui avait cherché des crosses à ces sbires... En quelques semaines, la guerre civile s'était étendue sur tout le pays comme une nappe d'huile en feu. En s'étalant, elle redoublait de vigueur.

– « Ca va toujours, les filles... ? Nous sommes passés : il n'y a plus de risque maintenant ! On commence à redescendre... »

A côté de lui, tout en essayant de garder son souffle, Pilar marmonnait en insistant sur la fin de chaque couplet une chanson que les Républicains avaient remise au goût du jour, parce qu'on y raillait un coquin de curé. Felipe, pourtant partisan convaincu, lui avait interdit de la chanter, parce qu'il trouvait que des mots si lestes n'avaient rien à faire dans la bouche d'une fille, surtout la sienne.

– « Tu ne vas pas te mettre à blasphémer comme ton oncle Ignacio, tout de même ! Tu te souviens comment il a fini, n'est ce pas ? »

Pilar s'arrêta net.

L'oncle Ignacio était le beau-frère de Felipe. Ce fils de paysan avait des dispositions pour jongler avec les mots. D'abord typographe à Gérone, un heureux hasard en avait fait le correspondant local pour le football d'un grand quotidien de Barcelone. Puis il avait rejoint le siège du journal comme plumitif à temps plein, responsable du département des faits-divers. Mais leur banalité lui pesait. Alors il les retouchait, les enjolivait. Et de divers, il rendait ces faits exceptionnels... Avec lui, un canard écrasé suffisait à renverser un autobus, et le moindre carambolage à paralyser la Catalogne. Mais son sens de l'exagération n'était pas son principal défaut. Il s'était vite laissé gagner par ces épouvantables idées subversives propres aux capitales. Il prônait la laïcité de l'enseignement, la collectivisation des terres, (au grand dam de Felipe juste au moment où celui-ci accédait à la propriété), ainsi que la pratique de l'amour libre. Pire encore, il s'affichait comme libre penseur, en consommant chaque vendredi plus de viandes que sa faible constitution ne l'y autorisait, allant même jusqu'à s'empiffrer de chorizo sur son pas-de-porte pendant tout

le carême pour narguer les fidèles qui revenaient des vêpres... Toutes les femmes de la famille admonestaient sans résultat ce dévoyé. Et la plus acharnée à le faire, c'était la mère de Pilar et Soledad, sa soeur aînée, qu'un usage inconsidéré du prie-Dieu avait gratifiée de callosités sur les genoux. Ignacio habitait avec tout un lot de maîtresses alternatives une petite maison à étage au pied de la cathédrale de Gérone, dans une ruelle surpeuplée où ses fréquentations faisaient jaser.

La façade étroite de la maison qu'il louait était encadrée par deux platanes antiques, aux troncs bosselés par de gros chancres, et éclairée sur sa gauche par un puissant réverbère, qu'on allumait dès la tombée du jour au gré des saisons.

Un printemps, une bizarrerie de la nouvelle frondaison dessina entre les branches les contours d'une femme aux bras écartés. Le réverbère projetait son ombre au dessus du balcon, accusant sa surprenante silhouette. Sous un certain angle, on aurait juré voir la Vierge Marie, comme prise de somnambulisme, balancer sur la rambarde de fer forgé au moindre courant d'air. Un enfant observateur signala cette apparition à sa mère. Après l'avoir taloché, elle dut pourtant en convenir, quand il la tira par la manche juste en dessous : la Madone flottait bien sur le balcon de ce débauché d'Ignacio.

Prise de tremblements mystiques, cette mère courut propager la nouvelle dans les patios alentour. Dès le premier soir, un attroupement de curieux se forma sous les fenêtres d'Ignacio que ses galipettes enfiévrées avaient d'abord tenu à l'écart de cette manifestation spontanée.

Quand il eut joui pour la troisième fois de celle qu'il appelait avec empressement son « *petit trognon d'amour galicien* », il sortit en caleçons sur le balcon pour élucider la raison de ces concilia-bules insistants, qu'il entendait monter par les croisées entrebâillées. Il fut salué par des insultes. Après avoir compris de quoi il retournait, il se mit à apostropher les badauds, en se moquant d'eux, leur faisant remarquer qu'à cette heure la Vierge avait mieux à faire que d'arpenter un balcon, et qu'ils auraient dû tous faire comme elle : s'en aller dormir. Mais c'était mal connaître l'opiniâtreté des dévots et la curiosité des petites gens.

Dès le deuxième soir, ils étaient le double à se presser derrière l'allumeur de réverbère.

Ils négligeaient ce détail troublant, peut-être parce qu'il était un peu trop tôt pour établir la relation de cause à effet : la merveilleuse visite ne dépendait que du bon vouloir de son allumetorche, et ne se produisait qu'à son arrivée !

Le surlendemain, un monde fou se pressait dans cette rue. Ce soir-là, Ignacio n'était plus à ce qu'il faisait, tant il était distrait par les bruits de la populace. Et il renvoya sur la banquette du salon le trognon galicien qu'il n'arrivait plus à honorer.

Le pèlerinage dura jusqu'à l'été. Gênée par le tapage, l'érection d'Ignacio devenait hasardeuse.

Il ne bandait plus qu'une fois sur deux. Ses maîtresses se firent rares. Elles craignaient de n'être plus aimées comme elles croyaient le mériter. Ignacio dépérissait avec ses ardeurs. Cela le rendit presque fou.

Un matin, après le reflux des orants, il tenta de grimper sur l'arbre pour en cisailer les branches trompeuses. Mais il s'y prit si mal qu'il se cassa deux côtes, en jurant contre la superstition. Il essaya ensuite d'incendier le côté de l'arbre où la Vierge apparaissait à heure fixe. Mais le feuillage trop vert refusait de prendre feu, et l'iconoclaste se fit verbaliser par la maréchaussée.

De rage, il organisa un banquet de charcutailles sur son balcon le Vendredi Saint, exhortant les plus athées de ses amis à se joindre à lui. Cervelas et boudins solidement en mains, ils bravèrent ensemble les lazzis de la foule, la bombardant à l'occasion de peaux de saucissons.

Le lendemain de la ripaille, une crise d'urémie le terrassa. Il mourut peu de temps après, en proférant contre le Ciel des obsécénités non répertoriées.

A l'annonce de sa mort, l'opinion générale convint que son châtimement était plus que mérité.

Après quoi la canicule racornit beaucoup de feuilles sur les arbres. La Vierge se mit à se morceler, à s'effacer, dans d'imperceptibles craquements, jusqu'à disparaître tout à fait. Ce que la plupart admirent comme une chose normale, puisque la mis-

sion de la Bonne-Mère avait pris fin, avec la mise à mort de l'impie.

Des rafales glacées balayèrent la colline. Soledad ouvrait la marche.

Elle anticipait sur la mémoire comme aimantée que son père avait des lieux. Elle tenait en toute occasion à marquer son indépendance. Et ça, du jour où on l'avait emmaillotée dans ses premiers langes : elle avait refusé d'emblée les bras qu'on lui tendait. Même ceux de sa mère.

Elle se renfrognait en se tordant dedans comme un ver. Elle avait horreur qu'on la touche.

Pour les autres, c'était devenu un jeu de la taquiner. Des fermes voisines on accourait autour de son berceau pour rire un bon coup en tentant sa chance, et obtenir d'elle une grimace encore inédite, en lui grattant le menton. C'est pour cela qu'on l'avait baptisée, petite, « la guenon ».

On parlait d'elle comme d'un phénomène, jusqu'à Rosas. Pourtant, elle était tout sauf laide.

De la guenon, elle n'avait en fait que les longs bras maigres et ballants, au bout desquels elle agitait ses bracelets d'escargots blancs. Elle enfilait leurs coquilles en alternance avec les graines qu'elle ramassait au pied des caroubiers qui ombrageaient la cour. Elle était folle du bruit de ces bracelets, un bruit qu'elle imaginait celui des vagues mourant sur la grève, sur la grève pourtant si proche de San Pedro Pescador, mais où on ne l'avait emmenée qu'une fois déjeuner sur le sable, un jour de Pâques. Elle n'avait pas non plus mauvais caractère.

Mais ce qu'elle aimait par dessus tout, c'était qu'on lui fichât la paix.

Vers cinq ou six ans, elle avait répondu par une moue affreuse à un reproche anodin de sa mère. Alors celle-ci s'était fâchée très fort. Soledad avait pris pour argent comptant sa mise en garde :

– « Continue comme ça, ma fille... Dieu va te punir un jour. Il t'imprimera sur la figure une de tes fichues grimaces... Pour toujours ! Et sans t'avertir... Tu resteras comme ça, là, toute plissée... ! Rappelle-toi de ce qui est arrivé à la tante Fernanda... »

La tante Fernanda... ! C'était une vieille fille qu'une matrone inexpérimentée avait mise au monde avec une paralysie faciale du côté gauche, à force de lui tirer dessus.

Une trogne chiffonnée au sommet de laquelle à gauche, un petit œil rond et fixe, enchâssé dans des paupières racornies avait valu le surnom d'« Œil-de-poule ».

Une malheureuse qui faisait peur à tous les petits, vers lesquels elle se précipitait avec une égale énergie pour leur picorer les joues de ses baisers tordus et mouillés. Soledad en avait une peur bleue. Par chance on ne la voyait qu'à de rares occasions, parce qu'elle était employée dans une graineterie de Gérone, et qu'il lui fallait une bonne journée de charrette pour regagner Villa Sacra, leur village natal. Peu encline aux joies profanes, elle n'y revenait en fait que pour les enterrements, auxquels elle prêtait son indispensable figure de circonstance. Sa place s'était imposée tout bêtement dans la liturgie locale, à la droite du be-deau.

Dès cet instant, la « guenon » cessa de grimacer. Elle n'offrit plus qu'un visage de marbre lisse à qui lui adressait la parole, quoi qu'il ait eu à lui dire. Elle grandit. Elle s'affina.

Elle devenait presque belle. Elle faisait retourner les garçons tout en les gardant à distance. Pilar, pourtant son aînée, lui parlait avec une déférence qui n'avait rien de moqueur. Devant la mine impassible de Soledad, tout ce qu'on pouvait dire semblait se réduire à des billevesées. Pilar savait bien qu'elle n'avait pas autant de jugeote que sa cadette.

Ses parents ne se gênaient pas pour le lui rappeler. Ils lui citaient Soledad à tout bout de champ pour modèle :

– « Soledad par-ci, Soledad par-là... »

Que de fois s'était-elle mordue les lèvres en tentant de protester contre le sort qu'on lui réservait. Mais Soledad n'était jamais venue à son secours. Le bien-fondé de ses plaintes ne faisait qu'exciter l'indifférence de la plus jeune. La mort de leur mère, après un accès de fièvre palustre, ne modifia en rien ce masque imperturbable.

Soledad allait avoir dix-sept ans et c'est tout naturellement, avec ce sérieux que rien ne venait démentir, qu'elle prit sa relève.

L'aînée se conforma sans broncher à cette passation de pouvoir arbitraire. Felipe leur avait laissé jusque là peu d'initiative, habitué qu'il était à être servi au doigt et à l'œil, et bien plus encore que cela. Toutes les deux étaient maintenant en âge de convoler. Et sans oser se déclarer, les prétendants ne leur manquaient pas.

Mais elles maniaient sans souffler le soc ou la hache comme des hommes.

Elles savaient compter sans leurs doigts, traire et panser les bêtes. Elles étripaient le porc d'un geste sûr pour concocter d'admirables salaisons, tout en poursuivant avec le même talent les travaux d'aiguille de leur défunte mère. De temps à autre, le dimanche, elles faisaient des gâteaux aussi légers que des nuages.

Aussi Felipe ne se décidait-il pas à les voir mûrir, et encore moins à les laisser partir. Quant à elles, elles ne s'étaient jamais posé la question, parce qu'il ne leur en avait jamais laissé le temps. En prime, pour se donner du cœur à l'ouvrage, Pilar chantait du matin au soir comme un oiseau mécanique dont on aurait bloqué le remontoir. Et ses trilles d'opérette adoucissaient un peu leur baigne domestique. Malgré un ressentiment de tous les instants contre ce père abusif, cela aurait sans doute pu durer encore un peu. Mais ce salopard de phalangiste était venu tout remettre en cause avec ses belles bottes cirées.

– « Attends-nous un peu, Soledad ! Tu galopes, tu galopes, et nous, on n'arrive pas à suivre... »

C'est à croire que tu as n'as fait que ça toute ta vie : escalader des rochers en espadrilles !

Ah... J'ignore si on reviendra fouler un jour la terre battue des routes de notre cher Ampurdan, tiens... ! Mais ça ne sert plus à rien de se presser comme tu le fais : on est en France maintenant ! »

Dans l'esprit de Felipe, ne plus se presser et être en France, cela faisait bien entendu deux choses distinctes. Mais dans celui de ses filles, cela ne fit désormais qu'un : la France était un pays où ce n'était pas la peine de se presser ! Une chose incroyable au fond... Se hâter était chez elles plus qu'une seconde nature. Un pays pareil existait-il donc vraiment ?